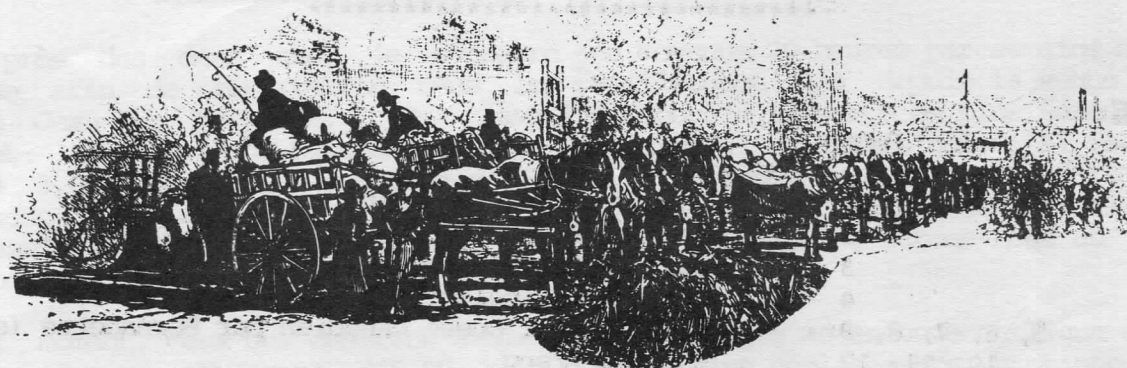


La Baillarge

FAMILLE



Vol. 4

No. 1

Bulletin trimestriel des Baillargeon - Janvier 1994

Un message du président

CONSTANTIN M. BAILLARGEON, O.E.M.

Cet homme prêtre est un travailleur généreux ainsi qu'un érudit remarquable.

"Il y a cinquante ans que je fais de la généalogie" nous dit-il dans son texte liminaire en faisant don de son recueil à l'Association des Baillargeon.

Cet important petit livre, nous avons l'intention de le remettre à tous les participants à l'occasion de notre cinquième anniversaire de fondation, le samedi, 14 mai prochain, à 4 heures de l'après-midi. La plaquette porte le titre de "Les deux ancêtres des Baillargeon d'Amérique".

A cette occasion, l'auteur sera présenté à tous, en compagnie des personnes clefs qui ont participé à la fondation de notre Association et je nomme Bernard Baillargeon de J.-B. Express, Hélène Baillargeon-Côté, juge et artiste, ainsi que tous ceux et celles qui ont été la base et la relève au sein de notre groupe et que vous connaissez bien.

Gaétan Baillargeon, président

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président:	Gaétan Baillargeon
Vice-président:	Jean-Charles Baillargeon
Trésorier:	Denis Baillargeon
Secrétaire/rédactrice:	Marie-Ange Baillargeon
Rechercheur:	Monique Baillargeon

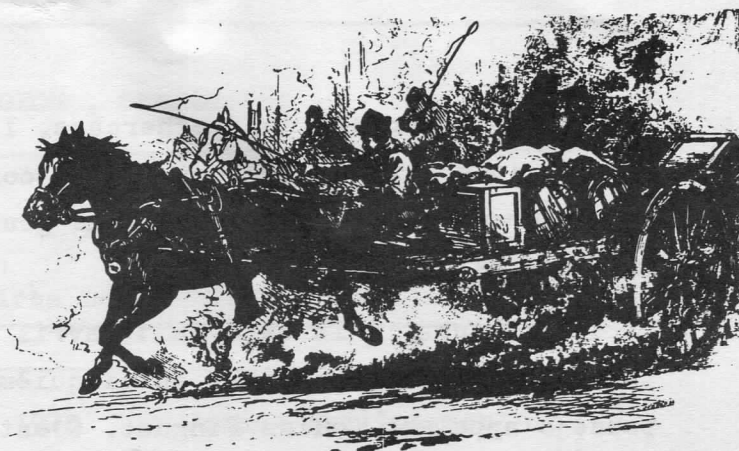
SOMMAIRE:

	<u>Pages</u>
1 -	Un message du Président
2 -	Fête de l'Association et assemblée générale
3 -	Curiosités généalogiques
4 -	Arbre généalogique
5, 6, 7, 8, 9 -	Exode vers l'Ouest canadien par Bernadette (suite)
10, 11, 12 -	École de rang
13 -	Pouvez-vous m'aider?
14 -	Babillard
15, 16 -	Courier du lecteur
Insertion à découper	Dictionnaire Généalogique - Feuille à compléter (détails à la page 2)

INVITATION

A tous les membres de l'Association
des Baillargeon Inc. pour le
cinquième anniversaire et
assemblée générale.

La rencontre aura lieu à l'hôtel
Universelle de Drummondville le samedi
14 mai à 4 heures P.M. (16:00 h)



Je vous demande d'être présents et de motiver tous les Baillargeon, parents et amis.

Une lettre d'invitation sera postée au plus grand nombre possible de Baillargeon au Canada ainsi qu'aux États-Unis.

Notre succès sera le vôtre. - Merci à l'avance pour votre collaboration.

Gaétan Baillargeon, président

P.S.: Nous cherchons toujours une chanson pour notre association à l'occasion de notre 5^e anniversaire. Cette chanson serait sur un air populaire et connu, qui mettrait de l'atmosphère lors de rencontres, et serait publiée pour que tous les membres la possèdent. Faire parvenir votre composition au secrétariat 1228 rue Palardy, St-Bruno, Québec, J3V 3P3.

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES BAILLARGEON

Depuis près des deux ans, je consacre en moyenne 20 heures par semaine dans la recherche afin de répertorier tous les Baillargeon nés depuis la venue de nos ancêtres Jean et Mathurin. Ce travail a débuté à la suite de plusieurs lettres demandant: "existe-il un Dictionnaire des Baillargeon?" Aujourd'hui, j'ai recueilli plus de 3,000 noms et je constate qu'il y a parfois des erreurs dans les registres et souvent rien après 1980. Avec la feuille jointe au Bulletin, je sollicite donc votre assistance très importante à ce moment-ci. Sinon, aurons-nous un jour ce Dictionnaire souhaité par plusieurs d'entre vous?

Pour le moment, ceux qui désirent avoir leur généalogie ascendante en ligne directe peuvent m'écrire moyennant \$25.00 pour défrayer les déplacements, stationnements, photocopies, paperasse et frais des postes. J'accompagnerai d'information pertinente. Vous mentionnez alors:

vos nom, époux(se), date et endroit du mariage;
noms de votre père, mère, date et endroit du mariage;
noms de votre grand-père, grand-mère, date et endroit du mariage, si possible.

Adresser à: MONIQUE BAILLARGEON, 37, des Ormes, Québec, Québec G1L 1M5.

CURIOSITÉS GÉNÉALOGIQUES

Quand on poursuit des recherches, l'insolite guette toujours. Ainsi, le généalogiste Cyprien Tanguay, qui a consacré sa vie à colliger les registres pour son célèbre Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes, a noté pas mal de faits curieux.

Il a trouvé, à la date du 19 avril 1723, le cas d'un cultivateur du Château-Richer qui se mariait en cinquième noce, Jean-Baptiste Cauchon; son épouse s'appelait Louise Pinguet. C'est, remarque-t-il le seul exemple dans ce siècle d'un époux en cinquième mariage.

Mais tout aussi vrai, deux ans plus tard, à Charlesbourg. Le 11 octobre 1725, Anne Joussetot, déjà veuve de quatre maris, convolait avec le nommé Claude Dubreuil. Elle vécut jusqu'au 13 janvier 1743.

L'auteur de ces lignes a cependant constaté, en 1941 et en 1944, que c'était là d'la p'tite bière, pour reprendre une expression québécoise. En juillet 1941, il rencontrait à St-Liboire, comté de Bagot, Pierre Vandal, 82 ans, veuf de sept épouses, toutes mariées devant l'autel. Il avait vécu 19 ans avec sa première, Emma Boudreau et était demeuré 21 ans veuf entre sa deuxième et troisième épouse.

Les mois passèrent. Puis, en 1942, arrive une invitation; Pierre Vandal a décidé de convoler une nouvelle fois en justes noces, le 15 juillet. Sa huitième femme, née Mina Pilote, était elle-même veuve de deux maris.



En 1943, Pierre Vandal, qui avait pleuré sur tant de tombes, décédait à son tour et était inhumé tout près de l'église de son village natal, Saint-Liboire.

Ref: Il y a toujours une première fois! par
Robert Prévost, Ed. Stanké, 1984

Même si ce récit ne parle pas de Baillargeon, j'ai pensé vous le faire partager pour vous donner une idée comment être chercheur c'est passionnant.

MONIQUE

Baillargeon

4

Famille : PAUL BAILLARGEON , St-Anselme

Paul Baillargeon 4 août 1951 Denise Bourget
N.D. des Victoires Lévis

Hyppolite 10 février 1920 Jeanne Baillargeon
Ste- Hénédine

Paul Olivine Larose
18 avril 1887, St-Isidore

Chrysologue Anaïsse Bouffard
10 novembre 1892 Ste-Hénédine

Frédéric Flore Plante
11 juillet 1854, Ste-Claire

Damase Flore Lecours
18 janvier 1853, Ste-Claire

Paul 17 juillet 1815 Madeleine Baillargeon
St- Gervais

François Josette Roy
18 novembre 1776, St-Vallier

Louis Geneviève Nadeau
27 septembre 1785, St-Charles

Jean Catherine Isabelle
29 octobre 1725 St-L., I.O.

Nicolas Marg. Leclerc
16 novembre 1711, St-L., I.O.

Jean 2 mars 1683 Marie-Jeanne Godbout
St-Laurent, I.O.

Jean 20 novembre 1650 Marg. Guillebourday
Québec

Arbre Généalogique

CHAPITRE V (suite)

Voyage au pays natal

Rêve que je caressais depuis longtemps: revoir le petit village de Stanford devenu Princeville, coin perdu dans les Bois-Francs; aller prier sur la tombe de ma mère et des êtres chers de mon enfance. Ce n'est qu'après trente-huit ans d'attente que j'ai pu réaliser ce beau rêve. Ce furent mes entreprises avicoles et le fruit de mon travail qui me procurèrent ce bonheur. Après bien des hésitations, je me décidai à faire le voyage, car une mère de famille, en ce temps-là, était retenue à son poste par les nombreuses besognes de sa maison.

Nos deux dernières fillettes étaient parvenues à l'âge scolaire. Sans trop de préparatifs, je partis un beau jour de juin avec mlle Coursol et son frère, notre curé, qui allaient visiter leur famille à Montréal. Mlle Coursol m'avait souvent invitée à l'accompagner, mais à mon grand regret, je me voyais toujours obligée de refuser: manque de temps et manque d'argent.

Quel beau voyage! Nous partions à Winnipeg, douze heures d'arrêt. Belle occasion pour moi de me rendre à St-Boniface visiter Soeur Turenne, notre ancienne employée.

Fatigués d'être immobilisés dans le train, nous nous dirigeons à pied vers le pont qui relie St-Boniface à Winnipeg, distance de moins d'un mille. Quelle agréable surprise pour Soeur Turenne et comme nous étions heureuses de nous revoir après une si longue séparation! Le temps nous parut très court. En plus, ce jour-là on jouait une pièce représentant la vie de la fondatrice des Soeurs Grises, Mère d'Youville. Mais les heures fuyaient et bientôt il nous fallut retourner à la gare du Canadien National.

Après un déjeuner tardif ce matin-là, nous consentions à nous passer de dîner, mais le soir venu, l'appétit commença à se faire sentir. Nous espérions trouver sur notre chemin un restaurant où nous pourrions rétablir nos forces. Après une longue marche, nous pénétrons dans le premier qui se présente à nos yeux. Nous jetons un regard de part et d'autre, constatons le manque de propreté et le pauvre service, puis partons à la recherche d'un endroit plus en accord avec nos goûts. Nous en passons un deuxième qui ne nous paraît pas plus attrayant. Après avoir répété cette comédie trois fois, nous nous mettons à rire comme deux écolières, s'amusant de leurs espiègleries. Nous avons ri si longtemps et si bien qu'il nous a fallu nous rendre à la gare sans avoir pu nous mettre une bouchée sous la dent. Je n'avais jamais réalisé que même dans une grande ville, il est parfois difficile de satisfaire sa faim.

Le reste du voyage fut des plus heureux. Quel bonheur pour moi de revoir les lieux et les personnes que j'avais quittés depuis si longtemps et que je n'espérais jamais revoir. Ce n'était pas sans tristesse que je pensais à tous les chers disparus que je ne reverrais qu'au ciel. Mon voyage dura cinq semaines. Je visitai la vieille ville de Québec, berceau du Canada français. Je me rendis au Parlement provincial, je m'assis dans le fauteuil où avait trôné Sa Majesté la Reine lors d'une visite à Québec. Je me suis promenée sur les Plaines d'Abraham, j'ai visité le Musée où je remarquai qu'il n'était pas complet, car les "gophers" de la Saskatchewan (espèce d'écureuil terrier des Prairies) n'étaient pas représentés. J'ai vu la plus vieille église de Québec, Notre-Dames des Victoires, le Château Frontenac, la Basse-Ville, et les plus anciennes bâtisses de la vieille Capitale. Pour ceux qui ont appris l'histoire du Canada en français, cette vieille ville est des plus intéressantes et j'ai joui immensément de cette visite.

Je me suis rendue dans l'est des Etats-Unis où j'avais des parents et des amis. J'ai revu Ernest qui avait échangé la vie de pionnier pour celle de citadin. Il était marié et travaillait dans une manufacture. Nous avons longuement parlé de ces années passées dans l'Ouest et avons bien ri de nos expériences cocasses.

Je revis aussi des cousines que je connaissais déjà et une belle-soeur jusqu'alors inconnue; elle avait perdu son mari, frère d'Alphonse, et vivait seule sur une belle propriété en dehors de la ville de Lawrence, Massachusetts.

J'étais heureuse de revoir la bonne madame Fecteau et toute sa famille. Le temps avait laissé sa marque sur tous, mais n'avait pas atténué notre amitié. Je trouvais partout une belle et franche hospitalité.

Je revins avant les récoltes, enchantée de mon voyage. Mon mari et les enfants s'étaient bien débrouillés sans moi, et nous étions heureux de reprendre la vie coutumière.

Mlle Coursol et son frère prolongèrent leur visite dans leur famille et je revins seule.

Temps des fêtes

En écrivant cette partie de ma vie déjà lointaine, il s'éveille en mon âme tout un monde de souvenirs. Souvenirs du temps des fêtes d'autrefois, bien différentes de celles d'aujourd'hui. Pas de nombreux cadeaux alors; un simple petit cadeau acheté de vraie joie. Noël! Jour de l'An! mots magiques qui éveillaient en nous de bien doux rêves. Souvenirs de messe de minuit à la campagne tout enneigée, que les milliers d'étoiles faisaient scintiller comme des diamants. En grand "sleigh", enveloppés dans de chaudes couvertures, parcourant plusieurs milles par des froids sibériens. En contemplant cette belle nature, il me semblait que mon âme s'envolait vers le bon Dieu à qui je disais: "Qu'il doit être beau votre ciel, Vous qui avez fait de si belles choses sur la terre!" La paroisse était toujours au complet en cette mystérieuse nuit. Tous étaient recueillis en entendant nos vieux cantiques. Jusqu'à notre bon curé qui semblait revêtu de quelque chose de particulier en cette belle fête.

Nous revenions engourdis par le froid et la fatigue du long trajet. Comme elle était accueillante notre vieille maison avec ses décorations de papier coloré, sa table bien garnie, préparée avant le départ, les tourtières et les beignes tout frais dans le réchaud du poêle. La fournaise dans le coin n'attendait qu'un coup de tisonnier pour répandre sa douce chaleur et réchauffer nos membres gelés jusqu'aux os, et nous nous décidions de la quitter à regret aux petites heures du matin, après avoir épuisé les sujets de conversation.

Monsieur le curé Coursol était un de ces bons curés de campagne dont le genre est à peu près disparu. Il aimait Dieu dans les hommes et pour le faire aimer il consacra sa vie. Il possédait un tact rare pour nous dire nos vérités sans blesser notre amour-propre. Homme de devoir, il était toujours à son bureau, prêt à aider ceux qui auraient besoin de conseils ou de consolation. C'était le pasteur dévoué entièrement à ses ouailles, partageant leurs joies et leurs peines. Aussi laissa-t-il sa marque sur ceux qui lui avaient été confiés. Son souvenir vivra longtemps dans la paroisse qu'il quitta après vingt-trois ans de ministère. Il aimait y revenir surtout à l'occasion des funérailles de ses anciens paroissiens qu'il aimait. Il quitta la paroisse lorsqu'il fut nommé curé d'Albertville et membre du Conseil diocésain. Sa soeur qui vivait avec lui laissa, elle aussi, un bel exemple de vie et de charité vraiment chrétiennes.

Premiers départs

En 1936, notre fille aînée, Germaine, décida d'entrer en religion, chez les Soeurs de la Providence à Montréal. C'est par un froid sibérien, au mois de février, qu'elle quitta le doux nid qui l'avait vue naître. Tout en étant heureuse de donner au bon Dieu cette enfant, son départ m'attrista beaucoup, car j'avais beaucoup de bonheur avec nos deux filles. Elles n'avaient jamais dévié du chemin que nous leur avions tracé, et pendant les dures années, elles avaient été nos seules joies. Je me consolais à la pensée qu'il me restait encore Reine, mais je savais que je ne la garderais pas beaucoup plus longtemps, elle non plus, car depuis l'âge de seize ans elle désirait se consacrer à Dieu. Alors le même automne, elle décida d'aller rejoindre sa soeur à Montréal. C'est par un jour froid et brumeux, le 5 novembre, le lendemain de ses vingt ans, qu'elle nous quitta. Je cachai mon chagrin de mon mieux, mais chaque tour de roue de la voiture qui l'éloignait de moi me causait une douleur que seules les mères peuvent comprendre.

Elles ne devaient revenir que sept ans plus tard. Avec quelle hâte nous les attendions! Avec quelle joie nous les avons revues après ces longues années de séparation, de sacrifices de part et d'autre, car nous n'avions pu assister à aucune des cérémonies qui marquent les premières étapes de la vie religieuse.

Elles visitèrent parents et amis qui, à leur tour, nous rendaient visite. Le Père Antonio Duhaime, o.m.i., lui aussi enfant de la paroisse, était revenu de Rome où il avait étudié avec le Père Albert Blanche. Le Père Duhaime passa quelques jours de vacances avec notre curé, monsieur l'abbé Coursol. Tous les deux venaient nous faire une visite tous les jours. Une soeur de mon mari qui habitait Montréal nous visitait en même temps.

Par un beau jour ensoleillé du mois d'août, parmi les fleurs et les oiseaux, à l'ombre des grands arbres, près du ruisseau, nous avons passé une journée en pique-nique. Les sandwiches, la limonade et al crème glacée avaient un goût particulier ce jour-là. Tout le monde était à la joie. Nous avons passé des heures de bonheur, trop courtes, qui sont comme des arrêts sur le bord du chemin de la vie, pour nous aider à reprendre haleine et parcourir le reste du chemin qui mène au ciel.

La maison se vide

Les années passaient, les garçons grandissaient, quittaient l'école pour aider leur père. Raymond devenait très adroit dans le maniement des machines. Il travaillait toujours avec son père, et ce dernier comptait de plus en plus sur lui. C'est à l'âge de vingt-six ans, après avoir travaillé plusieurs années sur la ferme, qu'il épousa mlle Noëlla Beausoleil. Ils jouissent maintenant d'une belle famille de sept enfants dont l'aîné, Denis, fut notre premier petit-fils.

Gabriel, le deuxième, était mon aide autour de la maison lorsqu'il n'était pas occupé aux champs. En 1942, mon mari et Gabriel décidèrent d'aller passer l'hiver à Vancouver, me laissant seule avec l'aîné pour avoir soin du bétail. L'hiver fut très froid.

Mon père dont la santé laissait beaucoup à désirer depuis longtemps, faiblissait sensiblement. Après avoir beaucoup souffert pendant plusieurs années, il s'éteignait le 17 mars 1943. Mon mari était de retour depuis quelques jours seulement.

Gabriel, qui avait accompagné son père à Vancouver et qui était d'âge de faire du service militaire, s'engagea pour la guerre avant d'être conscrit. Il fit toute la guerre sans aller au front. Il avait rendu service à un militaire haut placé qui lui procura l'emploi d'infirmier dans les camps; c'est là qu'il apprit son métier. Il visita presque toute l'Europe à part de la France qu'il espérait visiter en dernier lieu, mais la guerre se termina et il revint au pays. A son retour, il était bien désorienté et ce n'est qu'après plusieurs années qu'il put reprendre la vie civile. Il alla travailler aux puits de pétrole autour d'Edmonton, dans l'Alberta, où il rencontra celle qui devait devenir sa femme, mlle Marjorie Clarkson.

Pendant ce temps, François étudiait au Collège St-Jean d'Edmonton, après quoi il resta sur la ferme quelque temps, puis alla, lui aussi, travailler dans l'industrie pétrolière comme camionneur; il fut ensuite employé au transport de matériel par gros camions: travail très dur, mais payant. Le 12 juillet 1954, il épousa mlle Gabrielle Côté, infirmière diplômée, et ils eurent cinq enfants. François était actif en tout et partout. Il profita bien des quelques années passées au collège. Il travailla beaucoup à la fondation de la paroisse canadienne-française de St-Thomas d'Aquin d'Edmonton et s'intéressa toujours à la cause française de l'Alberta. Il abandonna les durs travaux du camionnage pour entrer au service d'une société de placement de fonds.

A la maison paternelle, nous n'étions plus que cinq. Nous avions acheté un tracteur et une machine à battre. Nous faisons les battages pour nos voisins. Tout en étant dur, ce travail procurait une sorte de divertissement pour les jeunes, leur donnant l'occasion de rencontrer des gens d'ailleurs.

Parmi les "batteurs" il y avait toujours des types intéressants, comiques, musiciens, et autres, qui faisaient des battages un temps de plaisir, malgré la longueur des journées.

Un automne, nous avons eu trois jeunes Canadiens-français de Montréal. Nous étions heureux d'avoir ces jeunes venant du Québec. Pour eux, c'était une expérience dont ils ont dû garder longtemps le souvenir. Un soir qu'ils s'étaient couchés tard et très fatigués, comme tous les soirs d'ailleurs, le temps s'étant beaucoup refroidi, ils avaient fait un gros feu dans la "caboose" où ils couchaient. Vers une heure du matin, quelqu'un frappa à notre fenêtre demandant à mon mari d'aller leur aider à éteindre le feu qui menaçait de détruire leur logis. Heureusement qu'ils ont pu l'éteindre sans trop d'efforts et que les dommages ne furent pas trop considérables: quelques chaussons, quelques mitaines en plus d'un trou dans le plancher.

Ces jeunes s'étaient fort amusés chez un fermier où on leur servait de la soupe dans des assiettes plates plutôt que des bols; comme viande, on plaçait sur la table des pattes de poulets plutôt que des poulets entiers. Ils disaient n'avoir jamais vu des poulets avec autant de pattes.

Malgré le bon travail des hommes, cet automne-là la neige étant venue tôt, il était resté du grain en quintaux dans les champs tout l'hiver. La récolte avait été très bonne, mais ce qui n'avait pu être battu avait été bien endommagé par les intempéries et les souris.

La vie sur la ferme avait ses bons côtés, mais aussi ses tracas et ses inconvénients; il en sera toujours ainsi; mais pour moi, le bon côté l'emportait sur le mauvais. Un sentiment d'affection, qui semble se faire de plus en plus rare parmi les hommes, nous unissait les uns aux autres. Nous avions tous nos défauts et nos travers, mais il y avait un lien très fort de charité chrétienne que seule l'expérience de la vie peut nous faire bien comprendre.

Si le temps des battages était intéressant pour les jeunes, il n'en était pas de même pour les cuisinières qui devaient se lever à quatre heures du matin et finir leur journée à onze heures du soir, faire cuire des quantités de viande, de légumes et de pâtisseries, laver des monceaux de vaisselle... C'était avec un soupir de soulagement que nous voyions partir les "batteurs" pour aller chez le voisin. Même si la plupart étaient gentils, il se trouvait toujours des types originaux qui rendaient la vie déplaisante aux cuisinières. Les uns ne mangeait pas de soupe, les autres choisissaient tout ce qu'ils aimaient sans se soucier d'en laisser aux autres, quelques-uns auraient voulu ne vivre que de pâtisseries. Chaque année nous amenait des groupes différents. Aussi, de quelle paix nous jouissions après les travaux, les tracasseries et le branle-bas de l'automne! C'était le silence et la tranquillité. Non seulement les humains jouissaient des beaux jours chauds et ensoleillés de l'automne, mais aussi les oiseaux: les poules de prairie, les canards sauvages, les outardes aimaient se nourrir dans les chaumes dorés, avant de nous quitter pour l'hiver. Les poules de prairie étaient les seules qui nous restaient. En hiver, elles venaient manger autour des meulons d'avoine, avec les lièvres qui étaient toujours nombreux. Même les souris se propageaient malgré les nombreux chats que nous élevions chaque année et qui faisaient la joie des enfants.

Sur les fermes, les enfants n'avaient pas à recourir aux petits animaux en peluche pour s'amuser. Une année, les petites avaient une quinzaine de beaux chats qu'elles avaient entraînés à venir boire leur lait chaud au moment de la traite des vaches. Un jour, je fus témoin de ce spectacle de quinze chats, assis en rang droit, les uns contre les autres, faisant leur toilette ensemble, en attendant leur nourriture; la même cérémonie se répétait après leur repas, ce qui amusait bien les petites. Aussi, ce fut pour elles un gros chagrin lorsque nous avons quitté la ferme et qu'il fallut disperser les chats.

Première Caisse Populaire à Jackfish - Voir notre prochain Bulletin!!!

Noyé à St-Laurent, Ile d'Orléans.

Le 25 septembre 1758, le navire de M. Morice fit naufrage à la hauteur du St-Laurent. François Baillargeon, 12 ans, fils de François et Marie-Joseph Couture, de l'endroit, était dans le navire échoué où il se noya. Son père, sauf, était aussi sur le navire. François fut inhumé le 26 septembre 1758.

Nicolas Baillargeon,

était l'époux de Marie-Proulx. Il se noya le 10 mai 1740, en traversant le soir, la rivière du sud à Montmagny. Il fut inhumé le 30 mai, après avoir été repêché au bout de vingt jours. Marie-Madeleine était apparemment la seule enfant du couple. Elle épousa Charles-Alexandre Joncas, à St-Thomas de Montmagny le 23 février 1756.

Réf.: Morts tragiques au Canada 17^e et 18^e siècle (Léonard Bouchard)

Regretter ce que l'on a c'est gâcher ce que l'on a!

BIENVENUE AUX NOUVEAUX MEMBRES

- #247 - Sylvie Baillargeon, Chemin Réhaume, Ste-Elie d'Orford, Québec
- #248 - Anne Baillargeon, rue Albert Camus, Aylmer, Québec
- #249 - Claire Baillargeon, rue des Sables, Québec, Québec

Vérifiez votre carte de membres aujourd'hui. Si elle est dû pour renouvellement, faire parvenir votre cotisation (\$20.00) à:

Association des Baillargeon inc.
1228, rue Palardy
St-Bruno, Québec
J3V 3P3

DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES BALLARGEON

Pour apporter ma contribution à la compilation du DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE, je vous transmets, au meilleur de ma connaissance, les renseignements que je possède.

IDENTIFICATION DU MEMBRE

NOM ET PRENOM:	_____
CELIBATAIRE:	_____ MARIE (E) _____ RELIGIEUX _____ VEUF (VE) _____
DATE DE NAISSANCE:	_____ ENDOIT (paroisse) _____
NOM ET PRENOM DE MON CONJOINT (E)	_____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DE MON CONJOINT:	_____
DATE DE MON MARIAGE:	_____ ENDROIT: _____
PROFESSION OU METIER:	_____

RENSEIGNEMENTS GÉNÉALOGIQUES

1. Prénom de mon père:	_____
Nom et prénom de ma mère (à la naissance):	_____
Date et endroit (paroisse) de leur mariage:	_____
2. Prénom de mon grand-père:	_____
Nom et prénom de ma grand-mère (à la naissance):	_____
Date et endroit (paroisse) de leur mariage:	_____
3. Prénom de mon arrière-grand-père:	_____
Nom et prénom de mon arrière-grand-mère (à la naissance):	_____
Date et endroit (paroisse) de leur mariage:	_____

Verso

Nous demandons à tous ceux et celles qui auraient des informations sur l'histoire de leur famille (photos, découpures de journaux, activités familiales, anecdotes, vidéos, etc) de nous les faire connaître pour enrichir le patrimoine familial et, par conséquent, les transmettre à l'Association.



DEC O U P E R

MES ENFANTS

1. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____
2. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____
3. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____
4. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____
5. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____
6. PRENOM: _____ DATE DE NAISSANCE: _____
NOM ET PRENOM DU CONJOINT: _____
NOMS ET PRENOMS DES PARENTS DU CONJOINT: _____
DATE DU MARIAGE: _____ ENDROIT: _____

(si manque d'espace, s.v.p. continuer sur une feuille supplémentaire)

Si chacun de vos frères et soeurs pouvaient compléter ou fournir les mêmes informations se serait beau coup apprécié..

Un gros merci , faites parvenir à votre recherchiste:

Monique Baillargeon, 37 rue des Ormes, Québec, G1L 1M5

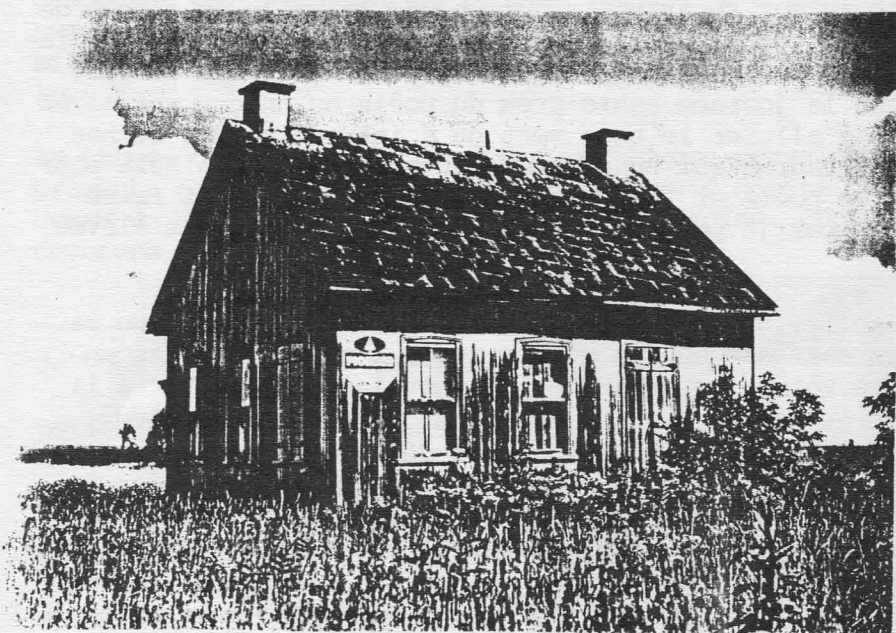
L'ECOLE DE RANG

Cette valeur sociale qui s'attacha à trois générations et à laquelle participa un grand nombre de nos ascendants est digne de figurer dans l'histoire de l'homme. Les écoles de rang firent leur apparition avec la loi de 1829 qui adoptait les paroisses comme base de l'organisation scolaire. Elles se substituèrent à la présence des maîtres ambulants ou de ceux qui avaient dans leur maison une salle de classe.

Pour l'enfant, cette entrée à l'école marquait une étape dans la vie caractérisée par la séparation de la cellule familiale, la rencontre de l'étranger, la compétition dans les épreuves de force ou d'adresse au jeu, l'acceptation des punitions mais aussi des récompenses; toutes les épreuves et les joies faisaient partie de la socialisation. C'est à son entrée à l'école de rang qu'il découvrirait le monde par la géographie, le temps par l'histoire, le surnaturel par le catéchisme, la magie de la couleur par le dessin, l'imaginaire par la lecture et l'écriture.

Pour se rendre à l'école, c'était la marche à pied sur une distance de un à quatre milles. Fréquemment, l'enfant le faisait à pieds nus. L'hiver lorsqu'il faisait froid ou tempête, un cultivateur transportait les enfants. Moi même, je me rendais à l'école le lundi matin avec le postillon et le vendredi, la semaine terminée, je revenais à pied.

Le terrain de l'école n'était l'objet d'aucune attention particulière. Situé souvent au milieu d'un champ, envahi par le foin, les herbes que le piétinement faisait disparaître ou encore localisée dans un endroit rocheux. L'école fréquentée dans mon enfance et la première où j'ai enseigné étaient de ce dernier type. Il fallait enjamber ou contourner les roches pour arriver à l'école. Pour d'autres, c'était un terrain fraîchement défriché où les souches étaient encore présentes. Le choix du terrain n'était pas toujours tributaire de la générosité d'un habitant, puis-



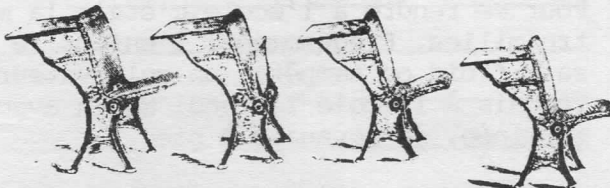
que le règlement précisait que le dit emplacement devait être situé au centre du rang. Le choix de l'emplacement donna lieu à de nombreuses querelles. Plusieurs plaintes étaient portées au Surintendant de l'Instruction publique et dénonçaient le fait que certains commissaires fixaient l'école près de leur domicile ou dans le voisinage de parents ou d'amis.

L'école de rang n'occupait pas une place identique d'un rang à l'autre. Selon le terrain, divers facteurs contribuaient à déterminer la circonscription de celle-ci. On évitait de construire près du chemin mais plutôt vers l'extrémité opposée afin d'éviter les distractions et les accidents. On construisait aussi sur la partie la plus élevée pour éloigner l'eau des fondations. De super-

ficie plutôt restreinte, différentes clôtures délimiteront la cour de l'école: clôture en broche carottée, clôture de perches, clôture de fil de fer barbelée; ces dernières ont été supprimées vers 1936 sur recommandation des Inspecteurs d'école à cause des dangers qu'elles comportaient.

La confusion semble avoir régnée dans plusieurs régions quant à la signification du numéro de l'école. Dans certaines commissions scolaires, on donnait des numéros aux écoles au fur et à mesure que les écoles étaient créées; conséquemment les numéros ne correspondent pas nécessairement à ceux des rangs. Dans plusieurs cas, on choisissait le nom de l'école en fonction d'une sainte, du nom du curé ou du commissaire.

A l'intérieur, on a en général la pièce principale, la salle de classe, le vestibule d'entrée qui sert de vestiaire, les deux pièces pour l'institutrice: la cuisine et la chambre à coucher. Attenant à l'école, le hangar pour le bois de chauffage et après un vestibule pour les toilettes dites latrines. (non chauffées) Le mobilier comprenait: la tribune avec le bureau de l'institutrice, les pupitres d'élèves, une armoire pour ranger les livres et les archives, au mur un crucifix "une classe pas de crucifix ça n'existait pas", un tableau noir. D'autres objets venaient compléter: la cloche, l'horloge, un seau, une lampe à l'huile, un balai, un panier à papier, le globe terrestre, les cartes géographiques.



L'institutrice qui voulait demeurer à l'école, dans la chambre il y avait un lit et un armoire servant de garde-robes; la cuisine avec un évier rudimentaire ou un bassin, aller chercher l'eau chez le voisin (ce que j'ai connu) ou une pompe, une table avec une ou deux chaises, quelques tablettes, une trappe donnant accès à la cave où un coffre à bois permettait de ranger les aliments, un poêle à deux ponts placés dans l'ouverture faite au mur séparant la cuisine de la salle de classe de façon à chauffer le tout en même temps. Plusieurs souvenirs se rattachent à ce fameux poêle: des hauts et des bas dans le degré de chaleur, des journées de gros froids où les élèves passaient la journée assis près du poêle ou encore gardaient leurs vêtements, la difficulté à allumer le bois vert ou à introduire des bûches pleines de noeuds, répondre au cadran qui sonne trois ou quatre fois la nuit pour rappeler qu'il faut chauffer le poêle et j'en passe. Le midi, il fallait faire réchauffer le dîner des élèves car je peux dire que plus de la moitié des élèves dinaient à l'école.

Un fait que je n'ai jamais oublié, un jour d'hiver, l'Inspecteur vient faire sa visite annuelle. Il arrive en carriole et son cocher après l'avoir fait descendre à l'école continue chez le voisin pour dételer le cheval et le rentrer à la grange. A peine 10 minutes après son arrivée l'Inspecteur demande à un élève d'aller avertir son chauffeur qu'il repartait "il était déjà gelé" il faut que je vous dise qu'à son arrivée, nous étions autour du poêle. Aussi pour aider à garder le plus de chaleur, j'avais amené mon lit dans la cuisine et fermer la chambre. Pour m'isoler du froid ou mieux dormir, j'avais placé entre mes couvertures des rangs de papier brun ou de gazette. En rappelant ces faits, je ne veux d'aucune façon faire ressortir le côté négatif des événements, mais au contraire pour moi c'est une richesse acquise et parfois, il m'arrive de déplorer pour les jeunes ce manque de difficultés qui fait apprécier ce que l'on a.

L'institutrice que l'on dénommait la maitresse d'école, se voyait astreinte à une visite annuelle comme le curé chez les parents dont les enfants fréquentaient

la classe. La collaboration des parents étaient très importantes. Imaginez, lorsque vous avez six petits Nicole dans votre classe, c'est important d'avoir les parents de votre côté. (les septdegrés élémentaires étaient de la même classe)

Ici la photo des garçons moins quelques absents

Je ne peux vous présenter les filles, la photo non réussie. (1951)

Ma classe comptait plus de 30 élèves et les 7 degrés de l'élémentaire.

Les absents marchaient au catéchisme.



Je me souviens que lors d'un décès d'un parent d'élève, j'étais allée avec la classe prier au corps et par la suite, j'avais passer la nuit et repris mon travail le lendemain. Souvent, on avait besoin de notre aide pour rédiger une adresse expliquer des grands mots, faire prier les enfants pour les malades, prier pour demander de la pluie ou du temps sec. Le rayonnement de l'école de rang dépendait beaucoup de l'institutrice qui la dirigeait. L'institutrice se voyait aussi récompenser par une foule de petites marques d'attention: un dessert, une tarte, des pommes, du sirop d'érable. Si une fin de semaine, je demeurais à l'école, une famille se faisait un honneur de m'amener à la messe et de m'offrir une place dans leur banc.

Au terme de cet exposé sommaire, je demeure convaincue que l'école de rang ne présente pas une architecture raffinée mais mérite quand même d'être reconnue comme un élément important de notre patrimoine. Quelques rares exceptions sont devenues des objets de collection.

Je vous présente ici mes six petits Nicole revus 35 ans plus tard lors du centenaire de la paroisse St-Philomon en 1986.

Monique Baillargeon (036)



la classe. La collaboration des parents étaient très importantes. Imaginez, lorsque vous avez six petits Nicole dans votre classe, c'est important d'avoir les parents de votre côté. (les sept degrés élémentaires étaient de la même classe)

Ici la photo des garçons moins quelques absents

Je ne peux vous présenter les filles, la photo non réussie. (1951)

Ma classe comptait plus de 30 élèves et les 7 degrés de l'élémentaire. Les absents marchaient au catéchisme.



Je me souviens que lors d'un décès d'un parent d'élève, j'étais allée avec la classe prier au corps et par la suite, j'avais passer la nuit et repris mon travail le lendemain. Souvent, on avait besoin de notre aide pour rédiger une adresse expliquer des grands mots, faire prier les enfants pour les malades, prier pour demander de la pluie ou du temps sec. Le rayonnement de l'école de rang dépendait beaucoup de l'institutrice qui la dirigeait. L'institutrice se voyait aussi récompenser par une foule de petites marques d'attention: un dessert, une tarte, des pommes, du sirop d'érable. Si une fin de semaine, je demeurais à l'école, une famille se faisait un honneur de m'amener à la messe et de m'offrir une place dans leur banc.

Au terme de cet exposé sommaire, je demeure convaincue que l'école de rang ne présente pas une architecture raffinée mais mérite quand même d'être reconnue comme un élément important de notre patrimoine. Quelques rares exceptions sont devenues des objets de collection.

Je vous présente ici mes six petits Nicole revus 35 ans plus tard lors du centenaire de la paroisse St-Philomon en 1986.

Monique Baillargeon (036)





Service d'entraide généalogique et historique

RÉPONSE - QUESTION NO. 1:

Joseph n'est pas fils unique. Quoique incomplet, il y eut:

- Adèla qui épouse: 1^{ière} noce, Eugène Létourneau, le 5 septembre 1905 à St-Magloire;
2^e noce, Théophile Lemieux, le 29 juin 1939 à Waterville.
- Stanislas qui épouse Alice Tachy, le 21 juin 1909 à Franklin au New Hampshire, U.S.A.
- Alfred qui épouse Louisa St-Amand, le 27 février 1905 à Fall River, au Massachusetts, U.S.A.

NOUVELLES QUESTIONS:

- 4 - Qui peut m'aider à compléter:
Patrick Baillargeon, né le 17 mars 1907, fils de Pacifique et Victoria Perrier. Marié à Simone Chénier.

Date ? _____ Endroit du mariage ? _____
Décédé le 2 juin 1953.

- 5 - Qui peut m'aider à compléter:
Camille Baillargeon, épouse Laurette Côté, le 7 octobre 1931 en l'église St-Edouard de Montréal.

Son père ? _____ Sa mère ? _____
(son nom) (son nom)

- 6 - Récemment dans un livre d'histoire, je lisais qu'autrefois l'on utilisait un "Gabold" au temps des sucres dans l'érablière. Je n'ai pu trouver ce mot dans le Larousse.

Pouvez-vous m'aider, j'aimerais savoir ce que c'est.

Monique B.

***** Babillard *****



- La paroisse de Bernières/St-Nicolas célébrera son Tricentenaire, du 24 juin au 3 juillet 1994. A cet égard, les organisateurs souhaitent retracer tous les anciens résidents afin de leur faire parvenir une invitation personnelle accompagnée du programme des activités. Nous demandons à tous ceux qui ont déjà résidé à Bernières et Saint-Nicolas, ou si vous connaissez des personnes qui y ont résidé, de nos faire parvenir leur nom et adresse. Les renseignements seront envoyés à l'adresse suivante:

Madame Aline Rousseau
Corporation des Fêtes du Tricentenaire de la paroisse de St-Nicolas
1400, rue des Lilas, C.P. 223
St-Nicolas, Québec G0S 2Z0

NÉCROLOGIE

A Québec, le 9 octobre 1993, à l'âge de **108 ANS**, est décédée Henriette Audette, épouse de feu Charles-Jules Baillargeon. Ses funérailles ont eu lieu le 13 octobre 1993. Notons qu'Henriette est la mère de l'Abbé Jean (ex-vice-président) et plusieurs membres de l'association.

Nos plus sincères condoléances de la part de tous les Membres de l'Association.

Québec, Le Soleil, vendredi 19 novembre 1993

QUÉBEC — Trois femmes artistes de la région de Québec reçoivent cette année les prix de la deuxième Biennale Découverte, accordés par la Fondation Découverte et la Chambre de commerce et d'industrie du Québec métropolitain.

par MARTINE R.-CORRIVAUT
LE SOLEIL

La main qui prend, une oeuvre de Carole Baillargeon, a valu à son auteure le prix Québec-Capitale de 10 000 \$ qui lui a été remis par le maire Jean-Paul L'Allier lors d'une soirée, au Musée du Québec. Née à Québec où elle vit et travaille, Mme Baillargeon a une impressionnante feuille de route. Depuis 1987, on a pu découvrir sa production lors d'une demi-douzaine d'expositions en solo et une trentaine de participations à des événements de groupe.

Diplômée en scénographie de l'université Concordia, elle y poursuit une maîtrise en arts visuels et s'intéresse à la sculpture et aux installations, en plus de continuer à explorer l'univers du vêtement. Certaines de ses oeuvres sont à la Banque d'oeuvres d'art du Canada et dans la collection Prêt d'oeuvres d'art du Musée du Québec.



Carole BAILLARGEON

Elle se classe première...

Félicitations à Carole pour ce magnifique succès. Chapeau devant ta tenacité au travail et la qualité de tes oeuvres.

Nous avons déjà fait mention du talent de Carole dans *La Baillarge* Vol. 3, no. 2, page 10.

* COURRIER DU LECTEUR *

Voici un résumé du voyage de M. et Mme Raymond Baillargeon (#241) à Montréal le 1^{er} octobre 1993.

Étant donné nos père et mère sont nés à Princeville, Québec, se dit Alphonse Baillargeon fils de Louis Baillargeon et de Élise Bettez; et ma mère Bernadette Baillargeon, fille de Charles Baillargeon et de Ézilda Lecompte, vivaient dans une petite maison blanche dans le onzième rang de la paroisse de Princeville (autrefois nommé Stanford) près de la petite rivière Nicolet. Depuis notre enfance que nous entendions parler de l'est, des terres d'en bas, les terres dans haut, par des oncles et tantes et autre parenté, Baillargeon ainsi que les Bettez Lecompte, et bien d'autres qui sont partis pour leur récompense éternelle. J'ai aussi une soeur, qui depuis plusieurs années, réside à Montréal. J'ai dit à Noella, ma femme, on devrait bien aller faire une visite par là, pour un changement. Ça fait 15 à 20 ans qu'on va au sud pour l'hiver; il est temps qu'on voit un différent pays.

Ainsi nous embarquons sur l'avion à Saskatoon (Saskatchewan) pour Montréal (Québec), pour dix jours, un beau matin ensoleillé, le 1^{er} octobre 1993 à 7 heures du matin. A peu près 4 heures de vol. Nous nous sommes rendus à Montréal au beau vol doux.

Nous voilà rendus à Dorval, prenant un taxi pour notre hôtel. Après s'être installé. Béatrice est venue visitée et prendre le café avec nous; vu qu'elle travaille, elle était occupé.

Nous avons pris des tours de Montréal, une journée pour aller à Québec, qu'on a trouvé historique et bien intéressant; visiter les Plaines d'Abraham, etc. qu'on avait encore une couple de jours libres, j'ai dit "on va aller à Princeville. Ce n'est pas loin". J'hésitais, car on n'avait pas fait de plan d'avance pour aller là depuis mon enfance que maman avait un portrait d'eux, pris en avant de leur petite maison blanche, en 1990, il y avait ma grand-mère Ézilda que je n'ai jamais connue, ma mère, Bernadette, qui avait 4 ans, grand-père Charles avec Joseph dans ses bras, grand-père Charles avait laissé cette ferme là pour aller travailler dans les usines aux États-Unis, et après ça, ici dans l'ouest.

Je voulais visiter le cimetière aussi pour voir les dernières places de repos de nos ancêtres, nous avons visité le presbytère et le curé Jacques Therrien pour des renseignements. Après avoir obtenu quelques renseignements, nous nous sommes dirigés vers le bureau des terres pour obtenir les numéros de leur terrain. Là nous avons rencontré Jean-Marc Bérard à son bureau, il ne pouvait pas nous fournir les renseignements nécessaires. Il dit je vais téléphoner à un Paul Baillargeon, lui savait où étaient leurs places; il pourrait nous conduire là demain. Ce qui nous faisait un grand plaisir et c'était bon de sa part. J'ai demandé à Jean-Marc s'il y avait un hôtel pour coucher. Il dit non; mais comme un bon samaritin, il dit venez coucher chez nous. Le nom Baillargeon doit être bon à Princeville pour qu'on soit invité dans une maison privée. Il va sans dire qu'on a été bien reçu avec leur belle petite famille. On garde de bons souvenirs d'eux.

Le lendemain matin, Paul Baillargeon, fils de Alphonse, est venu nous chercher pour aller à sa ferme et sa cabane à sucre dont j'avais entendu les vieux parler souvent du malheureux, qui s'était endormi en charge de la cabane à sucre et qui brûla la "pan".

La cabane à sucre était quelque chose qu'on avait jamais vu, aussi les feuilles étaient dans leurs plus belles beautés. Je devrais dire ici que Paul et moi n'avons que 3 ans de différence; étant des fermiers toute notre vie, on avait bien des notes à comparer. Le temps a passé trop vite. On a bien joui de notre trop courte visite avec eux.

On a aussi visité M. et Mme Fortier, soeur de Paul, à Plessiville. On a couché à Victoriaville ce soir-là pour être capable de retourner à Montréal dans le jour et voir plus de pays.

Pour le retour, nous sommes partis de Montréal à 11 heures 20 le matin. Il faut compter 2 heures de différence avec ici. Nous sommes arrivés à North Battleford à 5 heures 30 l'après-midi chez nous; pas mal bon, n'est-ce pas!

Encore une fois, on veut remercier tout le monde pour leur hospitalité et ceux qui ont contribué à rendre notre voyage plaisant.

Raymond et Noella Baillargeon (#241)

~~~~~  
**GUY DUFRESNE** / Le téléroman perd l'un de ses plus grands auteurs.

La petite municipalité de Frelighsburg, en Estrie, vient de perdre l'un de ses plus illustres résidents. Le père des feuilletons télévisés Cap-aux-Sorciers et Septième Nord, Guy Dufresne, est décédé jeudi le 29 juillet 1993, après plusieurs mois de maladie, à l'âge de 78 ans.

Tout le Québec pleure la mort de Guy Dufresne. Mais les familles Baillargeon ont envers lui une dette spéciale. En 1948, dans le programme radiophonique LE CIEL PAR DESSUS LES TOITS, il a écrit des choses merveilleuses sur la petite Anne Baillargeon, fille de Mathurin, ramenée chez les Français après avoir été neuf ans prisonnière chez les Iroquois. L'histoire de la petite Mai se déroule en cinq épisodes radiodiffusés du 21 novembre au 19 décembre 1948. Guy Dufresne la fait enlever par un guerrier oneyout et, si elle s'enfuit de chez les Oneyouts après l'expédition de Courcelles, c'est qu'elle veut éviter le ressentiment de la tribu. J'ai longuement étudié l'histoire d'Anne Baillargeon dans mon livre. Ma conclusion, c'est que ce sont les Tsonnontouans qui l'avaient enlevée, non les Oneyouts. C'est avec cette tribu qu'elle revint à Québec en fin mai 1666.

Constantin M. Baillargeon (#059)

~~~~~  
RECETTES ANCIENNES DE CUISINE CHARENTAISE -GATEAU CHARENTAIS

Fournitures: 500 gr. farine
 250 gr. sucre + 10 gr. pour le moule
 250 gr. beurre
 100 gr. d'amandes pilées
 1/2 zeste de citron
 4 oeufs entiers

Dans une terrine, versez la farine, faire un trou au milieu pour y incorporer le sucre, le beurre ramolli et les autres ingrédients. L'on obtient une pâte ferme que l'on étale au rouleau (de l'épaisseur d'une pâte à tarte).

Faire cuire en fond de moule ou découpez en petits ronds. Mettez-les sur une plaque beurrée, saupoudrez de sucre et faites cuire à feu doux pour obtenir une couleur doré, roux.

Courrier de Publication canadienne: Contrat no.: 94676

Publié par: L'Association des Baillargeon inc.

Edité par: La Fédération des Familles-souches québécoises

C.P. 6700, Sillery, Québec, G1T 2W2

PORT RETOUR GARANTI

Léo. A. Baillargeon
R.R.1, 13175 Cty Rd #42
Tcumseh Ont.
N8N 2L9 97